

- Madame PINTASILGO - Je n'ai qu'à renforcer ce qui a été déjà dit. J'ai été très frappée en écoutant soit Alain Finkielkraut, soit Françoise Collin, de retrouver les mêmes adjectifs et les mêmes perspectives que dans les notes que j'ai préparées.

Il y a un chemin que je voudrais poursuivre : celui d'une perspective sur la frugalité qui n'est pas moralisante, qui est plutôt une exigence politique du monde contemporain. On ne peut pas ne pas en parler. On est dans un moment où un changement radical est nécessaire, où il faut dépasser des principes, des valeurs, des mythes qui ont été sous-jacents à la civilisation industrielle, et aux temps qui l'ont précédée.

Notre histoire s'est poursuivie selon une perspective que je dirais messianique. Ce n'est pas par hasard que Marx lui-même promettait un avenir messianique, issu sans doute d'une vision judéo-chrétienne qui intégrait l'idée du progrès continu, où il avait un monde d'une richesse inépuisable, de ce qu'on appelait à l'époque matières premières (sans savoir qu'on serait capable d'inventer de nouveaux matériaux.)

Tout cela s'est transformé depuis la II^e guerre mondiale, pour l'hémisphère nord, dans un rêve d'une croissance illimitée et surtout dans un principe qui est là depuis l'âge des lumières, celui d'une croyance béate dans la science, en pensant que la science pourra toujours résoudre ses difficultés et dépasser ses propres échecs. Cette conviction-là est encore présente dans toute la société, il suffit de regarder la télévision, cette semaine par exemple, après la catastrophe du Boeing d'El Al pour nous rendre compte de l'acharnement avec lequel on recherchait les causes parce qu'on ne peut pas accepter tout bêtement que la technique va aussi à l'échec, qu'elle contient à l'intérieur de son processus un élément d'échec, que la science n'est pas omnisciente, qu'elle n'est pas omni-puissante.



Je crois que nous sommes un peuple à l'aube d'un changement, parce que nous sommes encore dans une longue ère de pensée linéaire, d'une relation univoque entre cause et effet. Il s'agissait dans cette pensée de lois déterministes et immuables, on pensait que tous les processus étaient illimités. "Il n'y a qu'à essayer", "il n'y a qu'à ..." ça veut dire qu'il y a un progrès possible, que les limites peuvent toujours être repoussées.

Or le monde dans lequel nous sommes est un monde complètement différent, il n'a plus de relation tellement simple de cause à effet. C'est un monde fait de systèmes, de sous-systèmes qui s'interpénètrent, qui sont interdépendants. Tous ces systèmes et sous-systèmes fonctionnent à la fois comme cause et effet, ils se conjuguent, ils s'annulent, ils s'amplifient.

Comme dans la pensée traditionnelle dans laquelle nous baignons encore, dans cette pensée linéaire nous avons besoin d'isoler les problèmes pour une analyse d'une seule discipline, d'une résorption selon une optique sectorielle, d'une création d'institutions compartimentées. Maintenant si nous changeons, si nous allons vers un autre mode de pensée, nous avons besoin de réponses inter-sectorielles, nous avons besoin d'institutions intégrées, c'est-à-dire que nous avons besoin d'un changement radical de notre façon de penser, d'agir, de construire notre société.

Fundação Cuidar o Futuro

Quand je parle de changement, j'en parle bien sûr à partir d'acquis que nous pouvons vérifier dans le quotidien, mais surtout en regardant le monde comme un tout. De ce fait surgissent des situations paradoxales : pendant que nous sommes là, à parler et à entendre parler de frugalité, il y a un milliard et deux cents millions de personnes qui n'ont pas accès au minimum pour vivre. Nous sommes dans un monde qui n'est pas en ordre, qui est un désordre économique institutionnalisé. C'est ce désordre qui met devant nous le besoin même de frugalité. Les chiffres sont parfois de nature à couper le souffle. Ainsi, si la population continue de croître comme en ce moment, selon les estimations des Nations-Unies nous arriverons à la fin de ce siècle autour de 6 milliards de personnes ; mais ce qui est intéressant c'est que depuis le début de notre ère jusqu'à à peu près 1820, la population du monde atteint 1 milliard, donc 1800 ans c'est beaucoup, puis vers 1930 2 milliards, puis en 30 ans 3 milliards, en 14 ans 4 milliards, en 13 ans 5 milliards, en 10 ans 6 milliards. A la fin du siècle, nous aurons deux fois l'Europe de l'Est et de l'Ouest qui auront été ajoutées

au monde qui existe déjà, ce qui équivaut à une fois les Etats-Unis et l'Angleterre tous les deux ans et demi, deux fois l'Angleterre tous les 14 mois, et une fois la Suède chaque mois, ... Face à tout cela, quand on parle, par exemple, du système éducatif et de ses difficultés, qu'en sera-t-il dans le monde qui va venir ?

Dans ce monde qui grandit de cette manière, il y a aussi un nouveau phénomène : nous sommes entrés dans un type de vie totalement urbain, même les petits villages à côté des grandes villes vivent comme les grandes villes, ils reçoivent les mêmes produits, les mêmes emballages, les mêmes messages des médias. Nous sommes dans un nouveau phénomène urbain qui touche pratiquement tous les continents, pas uniquement le monde du Nord mais aussi le monde du Sud.

Or ce monde de 8 ou 10 milliards ne pourra pas vivre au niveau de l'Occident. Nous sommes face à cette contradiction fondamentale : comment faire en sorte que les êtres humains qui vont venir dans ce monde puissent vivre ? Non seulement nous sommes aujourd'hui face à des ressources dont nous savions qu'elles n'étaient pas inépuisables, mais même les biens que nous avons considéré comme renouvelables : les arbres, l'agriculture, l'eau potable, tout cela est vraiment en train de subir une déperdition. Nous sommes dans une société à l'échelle mondiale qui n'est pas capable de répondre aux besoins de chacun.

En outre, nous sommes dans une société où nous créons des déchets de tel ordre que nous pouvons dire que cette accumulation va conduire à la disparition de ces systèmes de vie qui soutiennent la vie humaine. Je ne dis pas cela pour faire du catastrophisme, mais pour nous faire regarder en face une réalité d'aujourd'hui.

La question des déchets n'est pas des moindres. Une étude faite récemment en Angleterre montre qu'à côté des côtes, le fond de la mer a 2.000 objets de plastique par mètre carré, ce qui signifie la mort de tout ce qui est dans le fond de la mer. Nous sommes ainsi dans un monde qui court rapidement à sa perte.

La logique de la pensée que j'ai énoncée au début nous conduit actuellement au fait que le Nord exporte dans le Sud ce qui ne va plus dans le Nord : nos technologies, nos industries obsolètes. Nous ne faisons qu'accélérer la destruction de la planète et nous contribuons à l'impossibilité réelle pour les gens de vivre une vie digne.

C'est dans ce contexte-là qu'émerge ce que j'ai l'habitude d'appeler le "nexus de la survie". On a parlé pendant longtemps de développement, et on essaie toujours de rendre le concept opérationnel. Mais il faut parler d'éradication radicale de la pauvreté, de contention de la croissance de la population, de changement de modèle de consommation, et surtout aussi d'orientation des choix scientifiques et technologiques. Pour ce faire, nous avons besoin de politiques globales tant sur le plan national qu'international.

D'ailleurs, c'est dans la possibilité de faire face à des politiques globales, qui essaient de voir les interrelations de tous ces aspects, que vont se faire les nouveaux clivages, remplaçant aujourd'hui "gauche-droite". Il s'agira d'un autre mode de regarder le monde. A tous ceux qui continuent de se considérer comme le centre de l'univers et à tout juger par leur petit jardin et ce qui va autour, la quantité de livres auxquels ils ont accès, ainsi qu'aux choses intéressantes du point de vue culturel: les autres disent ça ne peut pas continuer comme cela. Le clivage se fera là, quelque part, et quand nous parlons de la frugalité, c'est exactement ce besoin de nous dire que la formulation que nous avons pour nos propres problèmes et pour nos politiques est dépassée. Elle doit être maintenant revue et repensée dans un autre contexte.

Nous sommes finalement dans la grande trilogie que nous connaissons bien : de l'avoir, du savoir, du pouvoir. De l'avoir, ceux qui m'ont précédée l'ont déjà bien dit, il s'agit de penser autrement le modèle de consommation. Mais quand je pense au modèle de consommation, je ne pense pas uniquement à des questions d'ordre moral mais à une nouvelle économie capable d'orienter elle-même les choix de l'individu d'une autre manière, face à la nouvelle idéologie qui entre dans le monde, qui est une idéologie d'un marché sans garde-fou. Nous avons besoin d'un autre mode de régulation du marché par lequel les gens puissent obtenir des modèles et des images qui deviennent bien différentes de l'invasion à laquelle ils sont soumis aujourd'hui.



Nous avons besoin aussi de penser dans le cadre de cette frugalité et face à la pauvreté dans le monde et à l'éradication de la pauvreté, à une économie de subsistance. Les pauvres qui regardent ceux qui ont beaucoup, ont besoin d'autres modèles, d'autres images, car le développement tel qu'il se fait actuellement dans le monde ne peut pas résorber dans la plupart des pays du Sud la masse immense des pauvres. Que signifie le développement au Brésil ? Le Brésil a beau être la 8ème puissance économique, c'est vrai au plan macroéconomique et dans la compétition internationale, mais avec 60 % de pauvres, le Brésil sera de plus en plus pauvre, et ces pauvres seront davantage de gens qui vivent dans une misère totale. Il nous faut alors trouver des économies qui soient pour ainsi dire "parallèles" de cette autre économie compétitive que nous essayons de développer.

Il nous faut pour tout cela non seulement d'autres modèles, mais aussi d'autres médias. C'est très important qu'on puisse réagir, qu'on puisse dire le mensonge institutionnalisé que sont les médias, soit au niveau des nouvelles, soit au niveau de la publicité, soit au niveau de la faible narration des faits. Ils ne sont proches de la vérité que quand ils nous proposent de temps à autre des discussions qui nous semblent plus libres. A cet égard, il s'agira d'une frugalité à l'échelle planétaire.

Fundação Cuidar o Futuro

Il s'agit aussi de savoir comment infléchir les choix scientifiques et technologiques. Il est évident qu'il faut qu'ils soient infléchis. Nous ne pouvons pas en même temps continuer à produire quand nous sommes en train de désintégrer l'environnement. Il nous faut, dans tous les choix technologiques que nous faisons, dans tout le savoir auquel nous avons accès, il nous faut poser cette question : quel est le rapport entre ce choix et l'amélioration de la qualité de vie des personnes humaines ?

Une frugalité au niveau de l'avoir, au niveau des modèles de consommation, une frugalité au niveau du savoir et de nouveaux choix scientifiques et technologiques nous amènent aussi à un autre type de démocratie où les personnes doivent être informées en détail pour ensuite être consultées. Il nous faut des éléments régulateurs des pouvoirs. Cependant, dans le monde entier (il n'y a pas d'exception), ce que nous appelons la démocratie n'est finalement la démocratie que de quelques-uns légitimée chaque quatre ou cinq ans par la masse des citoyens.

Un nouveau type de frugalité est nécessaire : au niveau politique, il nous faut un pouvoir qui puisse être le pouvoir de tous, et pas uniquement le pouvoir de quelques-uns.

C'est un changement de paradigme dont nous avons besoin : vers une civilisation qui n'est plus celle du progrès et de la croissance avec tous les présupposés idéologiques mais qui est véritablement une civilisation des limites au niveau de l'avoir, du savoir et du pouvoir. (Et je rends hommage à ceux qui au niveau du savoir sont capables de dire : "là je m'arrête, là je n'ai pas le droit d'aller plus loin parce que je touche à l'essentiel ...". Une civilisation mettant à nu l'impuissance du pouvoir car, finalement, quand nous cheminons dans la vie, nous découvrons que même dans la plus grande liberté, nous avons inscrites en nous des lois qui sont des lois de limites. Il n'est pas nécessaire d'attendre la vieillesse - les limites sont là, inscrites en chacun de nous, et cette circulation des limites entre la macroréalité et la vie personnelle de chacun me semble essentielle en ce moment. Je ne suis capable de penser la frugalité que dans ce contexte-là. C'est donc un appel à l'éthique, vue d'une autre manière, vécue avec toutes les possibilités, dans notre tête, dans nos images, dans nos rêves, mais vécue dans le quotidien d'une autre manière. Je vous lirai trois lignes du grand poète portugais Fernando Pessoa : "Je ne suis rien je n'étais rien je ne serai jamais rien à part cela j'ai en moi tous les rêves du monde."

Fundação Cuidar o Futuro

